

NOTE COMPLÉMENTAIRE AU DERNIER MOT DE SOCRATE

C'est dans son *Phédon* (118 A) que Platon laisse échapper à Socrate mourant les mots suivants, universellement connus et non moins énigmatiques: „Criton, nous sommes le débiteur d'Asclépios pour un coq; eh bien! payez ma dette, pensez-y!“¹ (ὃ Κρίτων, ἔφη, τῷ Ἀσκληπιῷ ὀφείλομεν ἀλεκτρούονα· ἀλλὰ ἀπόδοτε καὶ μὴ ἀμελήσητε). La postérité a fait beaucoup d'effort² pour éclaircir le sens de cette petite phrase, mais elle n'est parvenue que jusqu' à un symbolisme plus ou moins obscur, dû à l'excès de respect de Platon et à l'influence directe de sa pensée. Ainsi, l'explication la plus répandue serait comme suit (L. Robin, o. c. 117, n. 1): La signification symbolique est, dit-on, seule intéressante. Socrate sent que son âme est enfin guérie du mal d'être unie à un corps, sa gratitude va donc au Dieu qui rétablit la santé: Asclépios.

Cette opinion qui est d'ailleurs parfaitement d'accord avec l'égard platonicien sur la relation âme-corps (σῶμα—σῆμα) a trouvé un adversaire résolu dans la personne de Ulrich von Wilamowitz—Moellendorff. Laissons la parole à ce platoniste autoritaire qui est en même temps un représentant du 19-ème siècle démystificateur et positiviste: „In dieses Wort ist alles mögliche hineingeheimnißt, statt die einfache Wahrheit hinzunehmen, daß Sokrates bis zuletzt daran denkt, ob er seine Rechnung in diesem Leben menschlich bereinigt hat. Dabei fällt ihm ein³, daß für irgendein Gelübde an den Heilgott, der erst vor zwanzig Jahren in Athen einen Kult erhalten hatte, noch das übliche Opfer ausstand. Er selbst wird den Zauberdienst nicht in Anspruch genommen haben, aber er hatte Weib und Kinder. Charakteristisch ist, worauf seine letzte Gedanken gerichtet sind, das Spezielle daran ist ganz ohne Belang“⁴.

Voilà, où nous en sommes tout d'un coup. De toute la lumière mystique attribuée au dernier mot de Socrate il nous ne reste rien. Socrate l'a dit parce que cela lui vint à l'esprit. „Sokrates hat es gesagt,

¹ Toutes les traductions citées en français sont de Léon Robin, *Platon, Oeuvres complètes, I-ère partie, Phédon*, Paris, Les Belles lettres, 1952.

² Voir par ex. *Sokrates' sidste ord* par J. L. Heiberg, *Danske Videnskab Selskabs Forhandl.* Kjøbenhavn 1902, où il y a un bouquet de remarques sur „le coq de Socrate“, notamment de Lucien, Tertullien, Pico de Mirandola, Dacier etc. Parmi les modernes voir par ex. l'opinion de Nietzsche.

³ Souligné par A. C.

⁴ Wilamowitz, *Platon*, T. 1, 176, n. 1.

weil es ihm einfiel⁶⁵. Et pourquoi cela lui vint-il à l'esprit? Les raisons peuvent être nombreuses et très simples, nous convainc Wilamowitz en les exposant. Mais ce qui compte et nous intéresse, conclut-il, c'est l'orientation générale et pas les détails.

Un autre a été plus clairvoyant en répondant avec des preuves textuelles à la question disputée, notamment à quelle occasion Socrate aurait-il pu faire le voeu dont l'accomplissement nous fait pressentir son dernier mot. C'est l'écrivain danois J. L. Heiberg qui dans son traité „Sokrates' sidste ord“ (Le dernier mot de Socrate), relie les mots énigmatiques avec la prière de Socrate (117 BC) „pour l'heureux succès de ce changement de résidence d'ici là-bas“: 'Αλλ' εὐχεσθαί γέ που τοῖς θεοῖς ἔξεστί τε καὶ χορή, τὴν μετοίκησιν τὴν ἐνθένδε ἐκεῖσε εὐτυχῆ γενέσθαι. ἃ δὴ καὶ ἐγὼ εὐχομαί τε καὶ γένοιτο ταύτη. C'est qu'à la dernière minute Socrate, sentant sa prière exaucée, remercie Dieu comme suit (selon Heiberg, o. c. 116): „Ma prière est exaucée, le voyage étant en bonne voie, et nous avons tout droit d'être satisfaits de l'action du poison; c'est pourquoi faites offrande au Dieu qui en est responsable, comme c'est l'usage dans le peuple voulant remercier la faveur divine“.

Voilà ce que dit Heiberg; son raisonnement est logique, basé sur des preuves textuelles. Le coq, c'est la preuve que la prière, faite par Socrate lui-même quelques minutes auparavant, est exaucée.

Mais Wilamowitz n'en est pas convaincu: „Aber auch dies (sc. l'opinion de Heiberg) ist zu fein. Wenn Platon diese Verbindung im Sinne hatte, mußte er den Sokrates zu Asklepios beten lassen, und er mußte später mindestens andeuten, daß die Opferschuld erst durch das Vorgefühl des ruhigen Todes erstanden ist. Aber was hat der Heilgott mit dem Sterben zu tun? Wo erscheint er in einer ähnlicher Rolle? Wozu so weit schweifen? Sokrates hat das gesagt, weil es ihm einfiel. . . Bedeutsam ist nur, daß er in seinen letzten Minuten nachgedacht hat, ob er auch alle Pflichten erfüllt, alle seine Schulden bezahlt hat; dazu gehört auch der Hahn des Asklepios“⁶⁶.

On peut être un peu d'accord avec le reproche de Wilamowitz fait à Heiberg („Wozu so weit schweifen?“ — Pourquoi aller si loin?), mais non sans ajouter que lui, Wilamowitz, est allé encore plus loin. Vraiment, pourquoi chercher si loin quand la situation finale reportée par Platon est si éloquente?

Voyons, la mort de Socrate, comment s'est-elle passée?

„Pour lui, il circulait, quand il déclara sentir aux jambes de l'alourdissement. Alors il se coucha sur le dos, ainsi qu'en effet le lui avait recommandé l'homme (celui qui lui donna le poison). En même temps celui-ci, appliquant la main aux pieds et aux jambes, les lui examinait par intervalles. Ensuite, lui ayant fortement serré le pied, il lui demanda

⁶⁵ Wilamowitz, *Platon*, T. 2, 58.

⁶⁶ Wilamowitz, *Platon*, T. 2, 58.

s'il sentait; Socrate dit que non. Après cela il recommença au bas des jambes, et, en remontant ainsi, il nous fit voir qu'il commençait à se refroidir et à devenir raide. Et, le touchant encore, il nous déclara que, quand cela serait venu jusqu'au coeur, à ce moment Socrate s'en irait. . .“ — La situation est fort banale. Rien de philosophique, de spirituel, de socratique enfin. On a l'impression d'assister à un cours de pharmacie, à seule différence qu'on a expérimenté non sur les rats mais sur un corps humain encore vivant. Le poison s'empare du corps de Socrate, le poison envahit les discours des assistants. C'est dans cette atmosphère „empoisonnée“ que Socrate, loin de penser à l'histoire de sa vie ou même à ce qu'il vient de dire quelques minutes avant, prononce son dernier mot. Il ne nous est pas donné de savoir s'il avait entendu l'explication déclarant „que, quand cela (le refroidissement et la raideur) serait venu jusqu'au coeur, à ce moment Socrate s'en irait“, mais il est fort probable que, dans son intérieur, il a suivi, lui seul et avec l'attention suprême la progression mortelle de la cigue. . . „Déjà donc il avait glacée presque toute la région du bas-ventre, quand il découvrit son visage, qu'il s'était couvert, et dit ces mots, les derniers qu'il prononça: Criton, nous sommes le débiteur d'Asclépios pour un coq. . .“ — Ce qui veut dire: Ça y est! Le poison a bien fonctionné, c'est pourquoi remerciez le Dieu qui en tient le patronnage. — Et rien de plus.

En mourant on reste seul devant la force qui nous tue, c'est que prouve aussi l'exemple de Socrate. Mais lui, Socrate, nous en a révélé encore plus. Il faut reconnaître cette force, dit-il, même avec gratitude, car c'est ainsi qu'on peut la dépasser.

Ljubljana.

A. Capuder.